

du romancier au feuilletoniste : les limites de l'écriture de Félix Couchoro

Il est des écrivains dont la contribution à notre patrimoine littéraire n'est pas d'avoir donné quelques œuvres accomplies, universellement reconnues, mais au contraire d'avoir tracé des voies, exploré des sentiers encore trop peu parcourus, mais permettant de baliser le territoire de la littérature.

Félix Couchoro appartient à cette seconde catégorie : premier romancier dahoméen, premier romancier à être édité au Togo, premier romancier à avoir un public fidèle de lecteurs locaux pour des romans écrits en français — et publiés en Afrique, à une exception près, ce qui n'est pas si courant ! — il mérite un peu de notre attention. Journaliste dans la presse coloniale au Dahomey, il devient journaliste d'État au Togo indépendant ; romancier dahoméen, il devient romancier togolais ; militant nationaliste togolais, il demeure à son poste après la chute du gouvernement nationaliste. L'œuvre dérange les classements tout faits : il n'a pas été professeur, seulement moniteur d'école, puis employé de commerce ; il a écrit en français sans avoir mis le pied en France, et à partir d'un pays, le Togo, où existait une littérature en langue africaine écrite, soutenue, par les revendications culturelles d'un parti — les Nationalistes — dont il épousait la cause politique. Toutes ces contradictions expliquent que l'œuvre soit difficile à situer et à comprendre. Mais il est une difficulté plus profonde, et moins aisée à percevoir, puisqu'elle se situe à l'intérieur de l'œuvre et affecte l'ensemble du projet littéraire de l'écrivain : c'est la gravitation interne de l'œuvre, qui est par moment une hésitation, du lecteur français au lecteur togolais, d'un destinataire virtuel et inaccessible à un destinataire de plus en plus réel et de plus en plus présent.

Félix Couchoro débute dans les lettres par un roman publié à Paris en 1929. Jamais plus il ne réussira pareil coup d'éclat et presque toute sa carrière sera un effort pour retrouver une telle gloire. Chemin faisant, il rencontre un public : celui des lecteurs de la presse togolaise et alors

qu'il ne rêve qu'édition parisienne, le voici en train de faire un succès dans la presse locale. Il s'accommode de cette situation, y prend goût et se met à écrire pour les lecteurs togolais. Ainsi une œuvre issue de l'univers colonial et destinée à un lecteur français se transforme-t-elle en une œuvre togolaise. Ses textes ont une unité d'écriture qui fait bien d'eux une œuvre, et c'est parce qu'ils ont une haute ambition littéraire que nous pouvons en signaler les limites. Nous nous bornerons à les montrer après avoir analysé le glissement qui fait de textes publiés dans un journal des textes écrits pour un journal.

En 1960, le Togo accède à l'indépendance et Félix Couchoro devient fonctionnaire pour la première fois de sa vie, et à soixante ans. Il est engagé au service de l'information comme rédacteur. Pendant cinq ans, jusqu'à l'âge légal de la retraite, il rédigera des articles pour le mensuel du service de l'information : *Togo-Documentation*. Les articles ne sont pas signés, mais les numéros qu'il a conservés dans ses archives, et sur lesquels il corrigeait les fautes de frappe, sont une assez bonne indication de la nature de ses contributions, qui touchent à tous les domaines, du fait divers aux relations internationales.

Employé au service de l'information, le romancier Félix Couchoro se trouve dans une position qui lui permet d'avoir accès à la presse nationale et, en fait, au seul éditeur togolais. Il peut proposer le découpage en feuilletons des textes de romans publiés en livre. Il a déjà utilisé les colonnes d'un journal pour publier ses textes : ainsi dès le lendemain de la parution de *L'Esclave*, il publiait le début d'un roman dans *L'Éveil Togolais* en 1932. Les textes ainsi découpés sont en fait des feuilletons-romans, comme le dit Jean-Louis Bory des premiers textes d'Eugène Sue (1), c'est-à-dire des romans écrits sans tenir compte de la nature particulière d'un support de

presse. Or, le roman-feuilleton, écrit par le vrai « feuilletoniste », est justement le texte écrit spécifiquement pour un journal et qui prépare ses effets en tenant compte du rythme de parution du journal et sait faire attendre « la suite au prochain numéro ».

L'étude des manuscrits montre bien que les romans sont écrits d'une seule traite et non au jour le jour. Aucune précaution spéciale n'est prise pour faire coïncider la fin d'une livraison quotidienne avec un épisode « à suspense ». F. Couchoro n'est pas payé à la ligne ou à la page, mais au forfait : 40 000, puis 60 000 F Cfa. Il y a pourtant malgré cette unité dans l'élaboration des textes deux périodes dans son écriture : celle des feuilletons-romans, écrits avec le secret espoir d'une réédition en volume, ce qu'il réussira à nouveau dans un cas unique, puis la période des romans-feuilletons, textes certes écrits d'une seule traite, mais adaptés au support journalistique.

les feuilletons-romans

Un rapport demandé à l'Unesco par le gouvernement du Togo et portant sur un projet de création d'un quotidien national, en 1961, contient ces remarques qui devaient se révéler fort pertinentes à l'usage :

« Le journal doit être conçu en fonction des besoins de l'information générale et de ceux de l'éducation dans le sens le plus large... L'aspect récréatif du journal peut consister en un roman-feuilleton choisi de sorte qu'il fournisse un suspense et que l'action se déroule dans le cadre de l'expérience immédiate du public africain. » (2).

Point ne sera besoin de chercher loin un tel texte, puisqu'il existe déjà : le premier roman-feuilleton du premier quotidien du Togo indépendant sera **L'Esclave**, dans son texte de l'édition parisienne de 1929, amputé seulement de l'introduction et de la conclusion qui dataient trop l'ouvrage par leur ton de revendication assimilationniste, d'une part, et de prosélytisme catholique de l'autre.

Voici donc Félix Couchoro devenu un auteur togolais — rappelons qu'il s'est installé au Togo en 1940 —, et pas n'importe lequel puisqu'il figure dans les pages du nouveau quotidien gouvernemental.

Le projet de l'expert de l'Unesco et le roman dahoméen rencontrent l'adhésion du public car le lendemain du jour où **L'Esclave** se termine (30 septembre 1962), commence **Max Mensah** (1^{er} octobre 1962), précédé d'un avertissement de la rédaction :

*« Après le très grand succès remporté par le premier roman-feuilleton de Togo-Presse, **L'Esclave**, nous avons le plaisir de présenter à nos lecteurs **Max Mensah**, roman inédit du même auteur. »*

Le manuscrit de **Max Mensah** n'est plus dans les papiers de Félix Couchoro : cependant, de tous les feuilletons de *Togo-Presse*, **Max Mensah** est le seul qui soit daté : Aflao-Gold Coast, 25 décembre 1955. Il s'agit bien cette fois d'un roman inédit, écrit pendant la période de l'exil et que Félix Couchoro monnaie ainsi en livraisons quotidiennes. C'est toujours le même pis-aller de l'édition locale, mais cette fois-ci sous une forme différente, puisque le roman n'a jamais été publié en volume.

Le 14 novembre 1962, la rédaction de *Togo-Presse* annonce à ses lecteurs : « Notre collaborateur feuilletoniste Félix Couchoro, en fin de saison, quitte l'affiche ». Notons que Félix Couchoro n'est pas présenté comme un romancier, mais bien comme un « collaborateur » du journal spécialisé dans le « feuilleton ». Il est, d'autre part, présenté comme une « vedette », lui, l'auteur, et non pas le héros de son roman. La formule du feuilleton n'est pas tout à fait au point comme l'interruption le montre.

L'habitude du feuilleton ne se perdra pas dans *Togo-Presse*. A **Max Mensah** succède **L'Enfant noir** de Camara Laye, autobiographie romancée qui est encore aujourd'hui l'un des textes les plus connus de la littérature africaine.

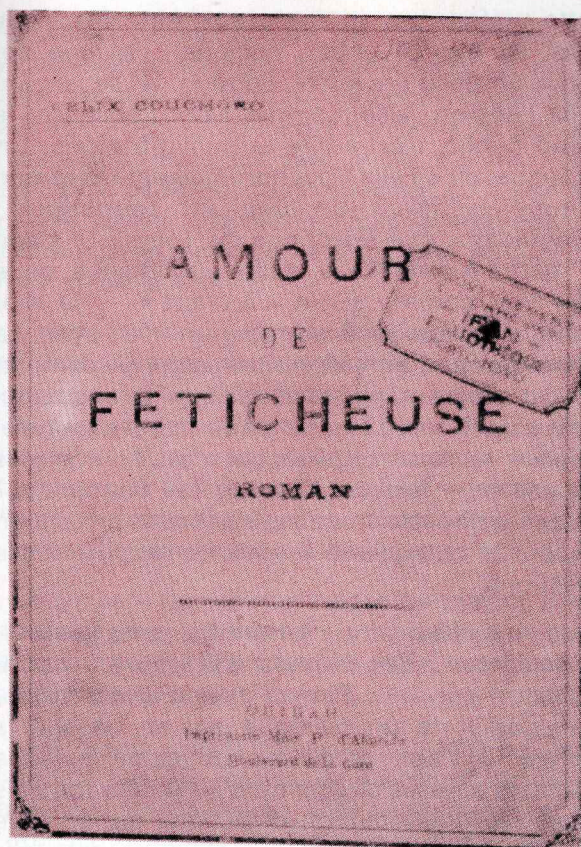
Fin décembre, le journal annonce : « Couchoro revient » et le 31 décembre paraît le premier épisode de **Béa et Marilou** (sous-titré **Le Fils de Mawoulawoe**). Le sous-titre est ici extrêmement important : il montre que le mécanisme du feuilleton a commencé à fonctionner : **Béa et Marilou** est ainsi accroché à **L'Esclave** prénommé Mawoulawoe dont la triste fin nous avait été narrée quelques mois auparavant.

L'habile publicité de *Togo-Presse* — retrait temporaire, puis retour annoncé —, combinée avec le suspens facile de ce début de roman constituent autant d'éléments de la stratégie de conquête du public.

Le même procédé est employé dans **Béa et Marilou**. Nous disposons du manuscrit du feuilleton, ce qui semble indiquer qu'il a été rédigé plus

(1) J.-L. Bory, *Eugène Sue*, Paris, Hachette, 1962, p. 214.

(2) R. Caloz, *Mission au Togo au titre de l'information. Projet de rapport final*, s.l. : Unesco, 1981, p. 34.



tardivement, ou du moins après le retour de Gold Coast, c'est-à-dire entre 1957 et 1962. Il a dû cependant être écrit avant la réédition de **L'Esclave**, car le manuscrit de **Béa et Marilou** fait revivre des personnages morts dans **L'Esclave**. Tout se passe comme si Félix Couchoro avait oublié qu'au nombre des victimes de l'hécatombe finale de **L'Esclave** figurait la mère de Mawoule — le Dieudonné de son nouveau roman. Dans la première version du manuscrit, elle obtient son pardon auprès de Gabriel qui lui permet d'élever son fils. Il a dû cependant, entre-temps, avoir en main un exemplaire de **L'Esclave** et s'apercevoir de son erreur. Aussi corrige-t-il le manuscrit, en faisant élever Dieudonné par une tante à laquelle il aurait été confié peu après la mort de sa mère; l'auteur ajoute, avec à-propos, une note ainsi rédigée, qui ne manque pas de saveur quand on sait qu'elle est causée par sa propre erreur :

*Sa mère, on se le rappelle, connut un drame douloureux dont la trame et les péripéties firent l'objet du récit intitulé **L'Esclave** (**Béa et Marilou**, p. 4).*

Il est donc probable que **Béa et Marilou** a été composé avant 1961, date de la réédition de **L'Esclave**, et même avant 1960 puisque nulle part dans l'essai politique qui précède le roman il n'est fait mention des cérémonies de l'indépen-

dance. **Béa et Marilou** a dû, en tout cas, être composé comme un roman nouveau, sans référence à ce qui précédait. Le succès de **L'Esclave** et la nécessité d'en passer par les techniques du feuilleton ont conduit Félix Couchoro à une filiation commode qui rattachait Dieudonné à son infortuné père : l'infâme esclave.

La parution de **Béa et Marilou** s'achève le 16 février. Dès le lendemain paraît **Les Secrets d'Éléonore** et ce, pendant deux mois. Ensuite, aucun autre roman-feuilleton ne paraîtra durant un an et demi; Félix Couchoro sera suivi dans les colonnes de *Togo-Presse* par Alan Paton (**Pleure, ô pays bien-aimé**), Stendhal (**Le rouge et le noir**), puis Balzac (**La Peau de chagrin**), et enfin un extrait d'Eugène Sue (**Les Mystères de Paris**). Mais, alors qu'il abandonne sa tribune journalistique, il essaie de s'imposer de nouveau dans l'édition, faisant subir à son texte un traitement inverse de celui de **L'Esclave** : **Les Secrets d'Éléonore** paraît, en librairie, sous le titre **L'Héritage cette peste**, édité par Editogo.

A la fin du livre se trouve une bibliographie de l'auteur qui, pour la première fois, situe l'ensemble de son œuvre et annonce les livres à venir.

Ouvrages parus :

L'Esclave, roman.

Amour de féticheuse, roman.

Parus en feuilleton, Togo-Presse :

Max Mensah, roman.

Béa et Marilou, roman.

En préparation :

Sinistré d'Abidjan, roman.

La Dot, plaie sociale, roman.

Comment j'ai tué mon mari, roman (suspense).

Le Cadavre sur la route, roman (policier).

Cette première bibliographie est intéressante à plusieurs titres. Elle cite **L'Esclave** comme roman et, oublie sa réédition en feuilleton. Elle mentionne bien le premier roman publié à Ouidah, **Amour de féticheuse** mais oublie le second, **Drame d'amour à Anécho**. Or, **Amour de féticheuse** sera réédité dans le journal, adapté au cadre togolais, et sous un titre identique, bien que le roman soit très différent, mais **Drame d'amour à Anécho** demeurera dans l'oubli.

Le cas particulier de **Drame d'amour à Anécho** doit être examiné : pourquoi Félix Couchoro n'a-t-il pas réédité ce roman en feuilleton, et pourquoi l'a-t-il même rayé de sa bibliographie, du moins de celle parue à la fin de **L'Héritage cette peste** ?

« C'est l'histoire de deux jeunes gens, Mercy Latre et Gilbert Stanley Kuanvi. Sur l'histoire de ces deux types venus des pôles de l'axe politique d'Anécho, j'ai essayé de broder une idylle d'amour aux péripéties dramatiques (préface, p. 11). »

Il s'agit d'abord de deux types et d'un milieu politique bien défini. Le roman est, en fait, un roman à clef : ainsi Félix Couchoro ne donne pas de nom fictif à plusieurs personnages (pasteur, prêtre, gros commerçant) mais les nomme X, à charge pour le lecteur de remplir la case vide avec le nom correct.

« Lecteur qui cherchez à savoir, lisez ce roman de chez vous » (p. III),

dit la préface, et c'est bien le cas. C'est, en fait, le premier roman adressé au lecteur local que Félix Couchoro écrit. Autant **L'Esclave** qu'**Amour de féticheuse** avaient un destinataire parisien. Ici, l'auteur vise un public « anéchois ». Cela ne signifie pas qu'il a renoncé à tout espoir d'être reconnu par la métropole ; il a des choses à dire sur le milieu dans lequel il vit, et il préfère les dire sous forme romanesque. Sous des dehors de roman d'amour, il s'agit d'un roman engagé qui contient un message politique que le lecteur doit décrypter à travers les péripéties de l'intrigue. A la querelle de chefferie, qui est devenue une querelle entre partisans et adversaires de l'administration coloniale, l'auteur oppose l'union pour le progrès du pays.

Drame d'amour à Anécho est un roman de circonstances écrit pour détourner les esprits de querelles stériles de chefferies et les intéresser à ce qui peut aider au progrès du pays. Il s'agit d'un roman de consommation locale. En tant que roman, il n'a pas de public en dehors du Bas-Togo, en tant que texte d'actualité — les querelles de chefferies étaient particulièrement vives au début des années cinquante — il est périmé quand les luttes auxquelles il se réfère sont dépassées, ce qui explique qu'il ne songe pas à le rééditer quand il entreprend sa nouvelle carrière de « romancier » grâce aux colonnes de *Togo-Presse*.

L'héritage cette peste, premier roman édité au Togo — et second roman togolais en français, puisqu'il vient après le **Fils du fétiche** de David Ananou, paru à Paris en 1955 — se présente comme un mince volume broché de 168 pages, précédé d'une préface du directeur d'*Editogo*, et non comme nombre de ses prédécesseurs dans la littérature africaine francophone d'un texte émanant d'une autorité pédagogico-coloniale.

Cette préface est adressée aux Africains, mais aussi au monde entier, puisque l'ouvrage dénonce un fléau universel. *Editogo*, en se lançant dans l'édition, vise, comme Félix Couchoro, le grand public, c'est-à-dire le public français. Un prologue, dû à Félix Couchoro présente le roman comme le ferait un dépliant touristique : « Baguidah... cité historique du Togo » ; il s'agit de mettre à distance la réalité quotidienne, de la faire voir comme si un « touriste » — le mot revient souvent dans le prologue — la voyait. La littérature rend la réalité pittoresque. Accomplissement cette mise en perspective pour l'étranger, qui n'est plus le colon et n'est pas encore le touriste, ou pour le citadin togolais qui n'est, lui non plus pas encore — le sera-t-il jamais ? — un touriste ? Au terme de cette étude nous avons la prétention d'apporter quelques éléments de réponse à ces questions.

Un an s'écoule entre **L'Héritage cette peste** — en feuilleton : **Les Secrets d'Éléonore** — et le feuilleton suivant : **Pauvre Alexandrine**. Le roman comporte un épilogue qui en dégage la morale. Il s'agit là d'une nouveauté puisque l'auteur s'adresse directement au lecteur togolais et précise une intention didactique qui se situe explicitement dans le contexte culturel togolais. Les feuilletons vont trouver leur ton à partir de **Pauvre Alexandrine** : leur destinataire n'est plus le public français de la littérature coloniale — ce public que la préface de **L'Héritage cette peste** invitait encore récemment à venir découvrir les charmes touristiques du Togo — mais bien le lectorat de l'unique quotidien national.

Le texte des romans est maintenant paginé, présenté sur trois colonnes, composé comme des pages de livre ; chaque page est entourée d'un filet, et, la plupart du temps, des résumés récapitulent les épisodes précédents. Félix Couchoro a pris son parti du nouveau support de ses textes romanesques : peu à peu il ne va plus se borner à écrire dans le journal, mais il va écrire pour le journal.

les romans pour le journal

En 1965, Félix Couchoro prend sa retraite. Il a déjà publié cinq feuilletons dans *Togo-Presse*. De ces cinq feuilletons, deux ont connu une édition en volumes, deux étaient préparés pour une édition en volumes mais ne l'ont pas eue, et un seul, le dernier, a été écrit directement pour le journal. Il a dans ses cahiers, dès 1963, non seulement de nombreux contes inédits et de nombreux projets de romans, mais d'autres textes achevés. Il donne en 1965 **Sinistré d'Abidjan**, sous-titré **Le Retour à la terre**, écrit à

l'occasion de l'expulsion de Côte-d'Ivoire des ressortissants togolais et dahoméens. Il ne se prive pas tout au long du roman de développer ses idées sur la solidarité africaine et sur les « vraies » valeurs, les valeurs de la terre. Il est clair, avec ce roman, que le lecteur qu'il vise est bien le lecteur togolais et que la méthode de commentaire romancé de l'actualité se met en place dans le journal.

L'autre roman inédit, **Un Cadavre sur la route** qui deviendra **Ici-bas tout se paie**, reste dans ses papiers jusqu'en 1967. Sans doute, ne souhaite-t-il pas, pour des raisons politiques, donner des textes au titre trop violent dans la période troublée qui suit l'assassinat du président : il attend en tout cas de publier une série policière pour sortir son texte des tiroirs.

La plupart des autres textes paraîtront dans l'ordre de leur composition, c'est-à-dire en général dès qu'ils seront prêts, comme le montre le tableau de la page 56.

Les textes posthumes connaîtront un sort différent **Les Dix plaies de l'Afrique**, actualité romancée, existe dès fin 1965 en manuscrit et en « tapuscrit », mais il est signé d'un pseudonyme... Félix Couchoro ne souhaite donc pas le publier de son vivant sous son propre nom. **Fille de Nationaliste** est aussi resté dans ses tiroirs après avoir été écrit en 1967 et après une élaboration bien antérieure. Ses héritiers n'auront pas les scrupules, ou les craintes, qu'à tort ou à raison il avait, et les textes paraîtront en 1968 et en 1969. Quant au dernier, **D'Aklakou à El Mina**, il paraîtra lui aussi de manière posthume, mais avec une préface de l'éditeur destinée à mettre en garde contre des interprétations erronées, c'est-à-dire qui seraient favorables aux superstitions qui y sont rapportées, en particulier la croyance à la réincarnation.

La retraite de Félix Couchoro est marquée par une intense productivité. Trois romans paraissent en 1966, cinq en 1967 et trois en 1968. Du 14 avril au 2 août 1966 et du 10 juillet 1967 au 25 avril 1968, Félix Couchoro est tous les jours « à l'affiche ». Nous avons quatre manuscrits rédigés en 1966. Chacun est écrit, si nous en croyons les dates données, en une dizaine de jours, et recopié dans le même laps de temps. La retraite lui a permis de doubler sa vitesse d'écriture : les manuscrits de 1963 lui prenaient un peu plus de 20 jours.

La dot, plaie sociale, Les Caprices du destin, Le Passé resurgit, Accusée, levez-vous appartiennent au cycle consacré à l'éducation de la jeune fille togolaise. Dans la préface d'**Accusée, levez-vous** l'auteur insiste sur le caractère local — dans

les années vingt il disait « régionaliste » — de son œuvre.

Il invoque les maîtres du feuilleton pour justifier la réorganisation thématique qu'il propose de son œuvre, mais après coup, puisque **Accusée, levez-vous** est déjà le quatrième titre de ladite série. Il omet surtout de commenter la notable différence qui distingue son œuvre de celle des maîtres du feuilleton, et qui est l'absence de retour des personnages, procédé par lequel se crée, en partie, un univers romanesque.

En fait, nous savons que Félix Couchoro a dû se donner beaucoup de mal pour faire du héros de **Béa et Marilou** le fils de **L'Esclave** et imposer au début de ses feuilletons un pseudo-sens de la continuité. Le seul personnage qui reviendra sera Ruth, la revendeuse de **Max Mensah** que nous retrouvons contrebandière dans **Ici-bas tout se paie** et les avocats Koudahin et Kougblanou qui sont évidemment pour notre auteur l'occasion de morceaux de bravoure qui lui rappellent l'époque où « agent d'affaire », comme on disait à la colonie, il était à la fois gérant de biens, écrivain public et avocat.

Que Félix Couchoro suive ou non l'exemple des maîtres du feuilleton peu importe : il se targue de le suivre et il veut en persuader ses lecteurs. Il s'adresse directement à eux et il écrit pour eux. On n'en veut pour preuve que le roman suivant qui constitue ce que dans le jargon cinématographique on appelle une reprise, c'est-à-dire une nouvelle version d'un ancien succès, celui d'**Amour de féticheuse**. Que le roman original ait été un succès, nous devons croire Félix Couchoro sur parole, puisque nous ne disposons aujourd'hui d'aucun moyen de vérification : le seul exemplaire de l'ouvrage que nous avons pu consulter se trouvait à Porto-Novo, à la bibliothèque de l'Irad (3) et annonçait un tirage de 500 exemplaires. Nous avons pourtant eu entre les mains une édition du roman, polycopiée à Anécho en 1966, et circulant parmi les admirateurs du romancier. On peut donc légitimement penser que si des lecteurs prenaient, plus de vingt ans après sa parution, la peine de dactylographier et de polycopier un texte introuvable, il y avait sans doute place pour une nouvelle édition. Or, l'auteur nous donne un texte entièrement nouveau, adapté à la situation du Togo de 1966 : il ne reprend pas avec quelques coupures le texte original, comme il l'a fait pour **L'Esclave** ; cette fois, il écrit un feuilleton destiné à un public togolais.

(3) Irad : Institut de recherche appliquée du Dahomey qui fait office de bibliothèque nationale.

Le passage du livre au feuilleton ne consiste pas en un simple découpage du texte en chapitres différents, dans l'adjonction de nouveaux personnages et la suppression de passages mettant en scène des évolués de la côte. Il ne s'agit pas seulement d'une édition « revue et corrigée » qui se contenterait de supprimer les drapeaux français, la chechia du tirailleur et d'ajouter les discours de l'administration. Il s'agit, en fait, d'un changement de point de vue du romancier sur la réalité qu'il présente, sur les motivations de son travail, sur les destinataires de ce travail. Cette modification est imputable d'abord au changement de support, qui est un changement de public. En un sens, l'opinion de Félix Couchoro sur le fétichisme n'a pas varié, mais alors qu'il insistait sur la « couleur locale » et le « pittoresque », y compris les aspects licencieux, voire salaces, de ce pittoresque, ainsi que sur la démonstration antiraciste destinée à faire pièce aux maîtres de la littérature coloniale, il insiste aujourd'hui sur la connaissance des diverses composantes du fétichisme, sur la lutte entre la médecine moderne et la mentalité traditionnelle. De nombreuses digressions interrompent le cours du récit : l'auteur prend la parole en son nom propre pour raconter une anecdote, pour méditer sur la justice divine et la mort, ou pour développer un épisode présenté sans commentaire dans le roman de 1941.

Il s'adresse directement à ses lecteurs dans les pages du journal et n'hésite pas à interrompre le cours du roman pour nous faire part de ses réflexions. Les conventions d'anonymat de l'auteur, qu'il maintenait dans le roman, ont volé en éclats depuis qu'il écrit des feuilletons. Il est là, présent, avec ses inquiétudes, ses problèmes, et souvent ses solutions.

Amour de féticheuse au Togo s'achève le 30 août 1967 ; le 18 septembre, Félix Couchoro signe avec Editogo, représenté par son directeur, un contrat aux termes duquel :

« [Editogo] est chargé d'éditer et de mettre en vente les romans qui lui seront confiés par M. Félix Couchoro, romancier, demeurant et domicilié à Lomé » (contrat du 18-9-67).

Ainsi, la réédition d'**Amour de féticheuse** a sans doute ravivé le désir de Félix Couchoro de connaître à nouveau ce qui est resté un privilège : l'édition en volume. Félix Couchoro persiste, comme plusieurs lettres écrites la même année en témoignent, à chercher l'éditeur ou l'homme « de sa chance » (lettre à Albert Gérard, 28-1-66), c'est-à-dire celui qui le fera reconnaître comme romancier, profession qui figure dans son contrat, et non pas seulement comme feuilletoniste, métier qui n'est au fond

qu'une variante du journalisme. Le roman a potentiellement des lecteurs en France ; le feuilleton n'en a pas, il est condamné à l'éphémère et au local.

Jamais plus Félix Couchoro ne verra son œuvre publiée en volume et pourtant ses feuilletons seront publiés dans *Togo-Presse* jusqu'en 1970.

Nous venons de parcourir la carrière de Félix Couchoro en insistant constamment sur la dialectique entre le livre, éternel objet de son désir d'écrivain, et le journal, support que, faute de mieux, il a dû se résigner à adopter. Il a toujours écrit des romans mais ils les a d'abord écrit en faisant « comme si » ils allaient être lus en France, puis en sachant qu'ils seraient lus au Togo, par un public, celui de l'unique quotidien, dont il pouvait assez aisément cerner les contours et discerner les traits dominants. Il écrit de 1929 à 1968, dans une région qu'il a longtemps parcourue et dans une langue qui n'est pas la sienne, mais qui deviendra sienne et pour un public qui se reconnaîtra dans le monde qu'il propose à l'imagination.

Cette constance dans l'écriture, cet acharnement enraciné, font de Félix Couchoro un phénomène littéraire, mais aussi un véritable écrivain travaillé par l'écriture autant que travaillant ses textes. Son projet littéraire est au service d'un univers de rêve qui rencontre l'imaginaire d'un groupe social. Nous ne pouvons ici, dans notre troisième partie, qu'indiquer ces thèmes, que nous avons développés ailleurs. Énonçons le point de départ de notre réflexion : au-delà de l'érudit local et du géant de la sous-littérature, catégories trop communes dans lesquelles il ne faut pas ranger Félix Couchoro — dont il faut cependant remarquer qu'ayant plus de 2 000 pages publiées il est l'auteur de roman le plus fécond de l'Afrique de l'Ouest, avec Ogali Ogali, le maître de la littérature d'Onitsha, et évidemment Cyprien Ekwensi, et le seul à être passé de la littérature de marché à la littérature d'aéroport. On a à faire à un écrivain attaché à mener à bien un projet d'écriture, mais engagé dans une impasse par le choix de ses modèles littéraires et l'étroitesse du milieu auquel il s'adresse.

les limites de l'œuvre

La référence quasi incantatoire dans les prologues aux « maîtres du roman » n'est jamais longuement explicite. Un dépouillement complet de l'œuvre, mais aussi de la correspondance et des manuscrits, permet de comprendre que ces « maîtres » sont d'abord Hugo, puis, mais très loin derrière, Gaston Leroux et Maurice Leblanc.

L'œuvre de Félix Couchoro est d'abord celle d'un moraliste : le feuilletoniste prêche, au moins autant qu'il raconte une histoire. Aussi, dans l'œuvre, les références à la **Bible**, à Bossuet, aux moralistes classiques, et en particulier à La Fontaine, dépassent-elles largement les références romanesques. D'une certaine manière, Félix Couchoro, lecteur de la littérature coloniale, celle de Jean-Francis Boëuf (4) de la littérature pieuse, celle des romans de Pierre Lhermitte, auteur à succès de la **Maison de la Bonne Presse**, ne s'intéresse que peu à la technique romanesque et au développement de la littérature romanesque africaine : il cite une seule fois Camara Laye et semble ignorer Ferdinand Oyono et Mongo Beti, dont l'univers pourrait lui sembler familier.

A ces modèles classiques, ou, au moins reconnus, de la littérature, scolaire, policière, pieuse ou coloniale, il faut ajouter une autre source d'influence qui est, à partir de la fin des années cinquante, celle de la presse humoristique et de la presse du cœur, ainsi que celle du roman policier à grand tirage dont San Antonio est le maître. Nous observons alors dans l'écriture de Félix Couchoro la coexistence d'un modèle de référence classique, issu d'études primaires et dont il n'a pu se déprendre, avec des essais pour appliquer les recettes d'écriture de la littérature populaire française, qui sont, entre autres, les emprunts à la langue orale, le renouvellement de tours par jeux sur les sens propres et figurés, les emprunts aux langues techniques placés hors contexte. A tout cela, il faut ajouter le souci affirmé de plus en plus nettement dans les romans de marquer la présence de la langue éwé dans son écriture française : alors que, dans le roman paru en 1929, un terme éwé était expliqué en note, dans les textes de 1967, il arrive qu'un terme français soit suivi, entre parenthèses, de sa traduction éwé ; des membres de phrase entiers sont empruntés, et surtout ne sont pas traduits, ce qui montre bien que le lecteur implicitement visé est éwéphone. La présence du destinataire s'inscrit ainsi dans le texte romanesque par ce mouvement d'éwéisation du signifiant. Ce processus « d'authentification » du signifiant n'est pas l'effet mécanique d'une situation globale, mais bien l'effet d'une volonté stylistique, puisque l'étude détaillée à laquelle nous nous sommes livrés montre qu'avec le temps ce mouvement s'amplifie alors même que progresse la diffusion du français. Sous le français écrit s'entend parfois l'éwé parlé. Alors que le romancier novice voulait, au début de sa carrière littéraire, marquer sa légitimité par une écriture ostentatoire empruntant aux maîtres du passé leur vocabulaire et leurs figures, le feuilletoniste

aguerri, aimé par le public togolais, veut au contraire authentifier son écriture en la rapprochant du langage populaire français parlé au Togo, tout en marquant que le français n'est pas la langue du Togo et en signalant la présence de l'éwé.

Ces trois niveaux — mimétisme scolaire, emprunts populaires, présence de la langue africaine — se mêlent dans le texte et créent des effets de rupture que le scripteur ne peut pas maîtriser. Autant il montre parfois la conscience critique des effets recherchés par l'éwéisation du signifiant, autant il semble dépassé par les effets ostentatoires produits par une langue héritée de sa scolarisation religieuse.

Cette hétérogénéité stylistique mal assumée est sans doute la première limite de son œuvre ; la seconde limite vient malheureusement accentuer l'effet d'absence de maîtrise produit par les ruptures d'écriture. Félix Couchoro, en effet, n'écrit pas, malgré ses proclamations, pour un large public ; il écrit pour le public d'évolués de la Basse-Côte du Togo, pour le groupe étroit porteur de la langue et des valeurs de la culture française assimilée. Ce groupe deviendra en quelque sorte la référence, la classe « moyenne » en formation au Togo au début des années soixante. C'est le milieu des fonctionnaires et des employés de commerce dont le signe distinctif essentiel est la possession d'un capital culturel minimal : la connaissance du français.

Cette distinction marque une classe qui se définit alors par des habitudes de consommation, plus que par une insertion dans un processus de production. Le groupe dont le romancier est l'interprète et dont le premier roman saluait, assez naïvement, la constitution autour de la richesse agricole, est, quarante ans plus tard, bien vivant, mais, déjà, en passe d'être supplanté au sommet de la hiérarchie sociale par les nouveaux notables de l'État en construction. Imbu de son capital culturel, incapable de consommer sans ostentation, ce groupe est d'abord sudiste. Un trait frappe particulièrement le lecteur : la véritable fascination exercée par les Blancs : sous la plume de Félix Couchoro, ils deviennent quasiment des surhommes et la perspective d'une confrontation avec eux met en transes les héros de notre romancier. Tout ce qui vient des Blancs : objets, produits, etc., est valorisé par les personnages de nos romans. Cela dérange et inquiète ; l'univers qui nous est présenté est un univers sans conflits culturels, dans lequel la dépendance n'existe pas, dans lequel il est naturel de parler français avec quelques touches de « dialecte », deci, delà.

Prenons l'exemple de la cuisine de Félix Couchoro : il ne nous fait jamais grâce des

(4) *La Soudanaise et son amant*, Paris, Albin Michel, 1924.

menus de ses héros : textes hautement révélateurs d'un rêve de fusion des cultures et dans lesquels la cuisine européenne — saucisson, omelettes, etc. — côtoie le poulet yeke-yeke et la sauce de gombo. L'idéal culinaire est le « cocido », le pot-au-feu brésilien, « mélange de bœuf, de mouton, de poulet, de pommes de terre, d'ignames, de choux, de carottes, de bananes longues, accompagné d'une sauce fortement épicée, et de pâte de farine de manioc » (*Fille de Nationaliste*, p. 24).

L'idéal culturel est bien celui d'un syncrétisme, d'une fusion dans la marmite culturelle de la classe évoluée — qui doit servir de modèle aux Togolais —, des cultures européennes et africaines. Seulement, cet idéal, n'est pas qu'un rêve : Félix Couchoro sait ce qu'il en a coûté de combattre pour le nationalisme togolais, et il sait que le parti nationaliste togolais, qui recrutait chez ces « évolués » sudistes une bonne partie de ses militants a été écarté violemment du pouvoir. Or, ses romans se meuvent dans un univers qui mime l'acculturation réussie, dénonce les maux dont souffre la nouvelle société togolaise, mais omet de s'intéresser à la polygamie et au « tribalisme », qui apparaissent à beaucoup comme les premiers de ces maux. Félix Couchoro, l'éducateur de la jeune fille, n'a rien à dire sur la polygamie, et c'est bien fâcheux, car s'il est un problème important dans la vie familiale togolaise, c'est bien celui-là ! Il n'a rien à dire sur les préjugés sudistes qui ont longtemps fait des gens du Nord des Togolais arriérés et barbares. Dans toute son œuvre aucun personnage n'est explicitement désigné comme nordiste ; en fait, un seul personnage vient du Nord, où il a été acheté comme esclave, et c'est le héros maléfique de son premier roman, qui, entre autres crimes, s'approprie la richesse terrienne des planteurs sudistes... Funeste présage, et étrange inconscience à rééditer, sans y rien changer, hormis des détails de présentation, l'histoire de ce Nordiste maléfique et ce, en plein gouvernement nationaliste, en 1962.

Il n'y aura d'ailleurs après cet unique essai, plus aucun personnage venu du Nord dans l'œuvre de Félix Couchoro !

Ces omissions limitent considérablement la portée de l'œuvre : l'expérience dont celle-ci pourrait rendre compte est en fait « nettoyée » de tous les sujets de conflits les plus violents, qu'il s'agisse des conflits politiques de colonisation et de la dépendance, des conflits familiaux de la tradition ou des conflits ethniques de la construction nationale.

Félix Couchoro veut, en somme, trop faire comme si ces problèmes ne se posaient pas.

Journaliste, acteur politique, il sait bien le caractère essentiel de ces conflits, mais il ne veut pas les aborder. Le poids d'expérience nationale vécue que son œuvre pourrait avoir, la profondeur que son écriture hétérogène lui donne par endroits, l'épaisseur que lui confère l'histoire de près d'un demi-siècle de présence sur le terrain de ses récits, tout cela est amoindri et rendu presque futile par le souci trop évident de faire partager une vision du monde pathétiquement naïve. L'écriture est bien pour l'écrivain Couchoro

NOTICE BIO

Les débuts de Félix C

Félix Couchoro est né à Ouidah le 30 janvier 1900*. Son père, Joseph Couchoro d'origine — de race comme on disait alors — fon, est charpentier. Il fait partie des artisans attirés à la côte et à la ville par la prospérité de Ouidah au milieu du XIX^e siècle. De nombreuses écoles, une cathédrale, un résident portugais, dernier vestige sur cette Côte des Esclaves d'une communauté culturelle fondée sur le commerce des esclaves, demeurent les signes visibles de cette ancienne prospérité au début de notre siècle.

La mère de Félix Couchoro est de « race nagote » (yoruba). Elle appartient au groupe ethnique le plus important de cette région de l'Afrique de l'Ouest, grand ennemi des Fon d'Abomey et fort redouté d'eux. Le Dahomey n'est « pacifié » que depuis sept ans en 1900, mais Ouidah est depuis longtemps une cité policée avec son « résident » et ses administrations.

Félix Couchoro est né dans une famille catholique. Cela est important pour l'orientation de sa carrière politique : le catholicisme est français, après avoir été portugais sur cette côte. La France est la protectrice de l'église de Rome et malgré l'anticléricalisme officiel, bien peu sera fait pour contrer l'effort d'éducation des élites entrepris par l'église du Dahomey.

Félix Couchoro est l'un des premiers à en bénéficier : il entre à l'école de Grand-Popo le 21 février 1904 et devient interne à la mission en 1909. L'interne suit le circuit normal : il entre au séminaire de Ouidah en 1915. Mais la guerre a privé les trois élèves du séminaire de professeurs, et la vocation du jeune homme n'est sans doute pas très assurée. Il quitte le séminaire en 1919, mais non l'église, puisqu'il devient moniteur à l'école catholique de Grand-Popo. En 1924 il entre à la Société commerciale de l'Ouest Africain (Scoa) comme employé de commerce. Il est d'abord affecté dans l'arrière-pays à Athieme. Il y épouse sa première

ro un enjeu ; mais elle n'est pas seulement un enjeu de statut social et de reconnaissance mondaine, comme il s'est contenté de le penser. Elle est aussi un enjeu de maîtrise de l'histoire et de recherche de la vérité, et rien ne doit être laissé de côté quand on a compris cette grande ambition ; or, Félix Couchoro s'est arrêté en chemin.

Alain Ricard
Université de Gascogne
Bordeaux III

GRAPHIQUE

Couchoro, 1900 à 1928

femme, et c'est sans doute là qu'il commence à rédiger son roman.

A partir de 1927, Félix Couchoro est employé à la Scoa de Grand-Popo, dans ce qui est, à l'époque, une importante étape commerciale entre le Dahomey et le Togo. Le fleuve Mono se jette dans le golfe du Bénin à Grand-Popo et la route Ouidah — Anécho franchit le Mono à Grand-Popo. Aussi les produits du Haut-Mono rencontrent-ils la circulation côtière dans cette ville qui, de surcroît, comme Ouidah, a été pendant longtemps un port de traite (avec des maisons en pierre, une cathédrale et même une prison).

En 1928, la population du Dahomey est répartie très différemment de ce que l'on peut constater aujourd'hui. Porto-Novo est la principale ville du pays suivie d'Abomey et de Ouidah, deuxième ville de la côte où le développement scolaire a été très rapide. Après l'école de Porto-Novo ouverte en 1902, l'année 1904-1905 a vu l'ouverture des écoles d'Abomey et de Ouidah.

A Ouidah, en 1911, il y avait à l'école laïque cent cinquante élèves. A côté de l'école laïque, les deux missions catholique et protestante avaient, elles aussi, vu croître le nombre de leurs élèves dont le total dépassait considérablement celui de l'école officielle. Le grand centre fétichiste, où s'était installée en 1861 la première mission lyonnaise, venait immédiatement après Porto-Novo pour l'importance des effectifs scolarisés**.

Le résultat de cet effort de scolarisation sera le développement d'une presse et d'une vie politique actives dont la carrière de Félix Couchoro offre un exemple intéressant.

(*) Il est mort en 1970. Pour plus de détails sur sa biographie, se reporter à la thèse d'Alain Ricard : « Texte moyen et texte vulgaire : Essai sur l'écriture en situation de diglossie », soutenue à l'Université de Gascogne en 1981.

(**) D. Bouche : L'enseignement dans les territoires français de l'Afrique occidentale de 1817 à 1920, Paris, Librairie H. Champion, I + II, 1974, p. 686.

Les sources de l'étude

Les œuvres de Félix Couchoro étaient introuvables au Togo. Nous avons, en 1970, commencé à rechercher les textes de chacun des romans par petites annonces dans le journal et annonces à la radio : ce procédé a donné un résultat puisque l'Université du Bénin a réussi en 1971 à acquérir une collection complète et en parfait état de feuillets reliés en volume.

Il nous a donc été possible à partir de recoupements, avec la collection complète de journaux et des feuillets reliés vendus par un amateur consciencieux, de donner une première bibliographie des feuillets de Félix Couchoro. Ces feuillets nous renseignaient aussi sur l'œuvre antérieure de l'auteur.

Le premier feuillet était repris, à en croire Félix Couchoro, d'un texte publié en volume aux éditions de la *Dépêche Africaine*, ce qu'aucune bibliographie ne mentionnait (en 1970) (1). Un autre texte était, lui aussi, repris d'un roman, mais avait été, à en croire l'auteur, transformé. Il fallait retrouver les textes originaux pour juger de la véracité des assertions de Félix Couchoro. Le roman publié en 1929 était introuvable. Il en était de même des romans publiés en 1941 et 1950. Nous en sommes ainsi arrivé, à douter de l'existence de romans que la rumeur mentionnait mais que personne n'avait en sa possession. C'est à ce moment (1971) de l'enquête que nous avons pris contact avec la famille de l'auteur. Le fils de celui-ci ne possédait pas l'intégralité des feuillets parus dans la presse et ne possédait aucun des romans parus en volume.

Nous devions cependant, grâce à un étudiant, obtenir un exemplaire de l'édition de 1929, à demi dévoré par les termites, et auquel manquait le dernier chapitre. Cet étudiant nous apportait en même temps un exemplaire du roman publié en 1950, *Drame d'amour à Anécho*, en parfait état de conservation.

La bibliographie publiée par l'Irad (2) indiquait la présence dans ses collections du texte de 1941, *Amour de féticheuse*. Un sondage effectué une première fois dans cette institution en 1971 ne donnait rien, mais en 1975 nous pouvions consulter et photographier l'unique exemplaire connu de cet ouvrage (qui a aujourd'hui disparu de l'Irad...). Enfin la chance devait nous sourire puisque *L'Esclave*, qui ne se trouve pas à la bibliothèque nationale de Paris, se trouve à la bibliothèque municipale de Bordeaux, en parfait état.

(1) En particulier ni T. Baratte ni J. Jahn ne donnent les références exactes de ce volume.

(2) G. Da Silva, « Contribution à la bibliographie du Dahomey », *Études Dahoméennes* (nouvelle série), 2 (9), juin 1968, 129 p. et 3 (12), janvier 1969, 169 p.

Romans et textes divers de Félix Couchoro (y compris les articles sur Félix Couchoro).

1. Romans

L'esclave. — Paris : Éditions de la Dépêche Africaine, 1929, 304 p.

Amour de féticheuse. — Ouidah : Imprimerie de Mme P. d'Almeida, 1941, 74 p.

Drame d'amour à Anécho. — Ouidah : Imprimerie de Mme P. d'Almeida, 1950, 168 p.

L'Héritage cette peste. — Lomé : Editogo, 1963, 160 p.

2. Romans publiés dans Togo-Presse sous forme de feuilletons

L'Esclave, 27-4-62, 30-9-62, 177 p.

Max Mensah, 1-10-62, 14-11-62, 111 p.

Béa et Marilou, 31-12-62, 16-2-63, suite de **L'Esclave**, 111 p.

Les Secrets d'Éléonore (en librairie : **L'Héritage cette peste**), 16-2-63, 17-4-63, 160 p.

Pauvre Alexandrine, 1-10-64, 18-11-64, 126 p.

Sinistré d'Abidjan, 12-2-65, 1-4-65, 123 p.

La Dot plaie sociale, 14-2-66, 3-4-66, 114 p.

Le Passé ressurgit, 4-4-66, 7-6-66, 180 p.

Les Caprices du destin, 8-6-66, 2-8-66, 140 p.

Accusée, levez-vous, 24-2-67, 6-4-67, 102 p.

Amour de féticheuse au Togo, 10-7-67, 30-8-67, 126 p.

Gangsters et policiers, 31-8-67, 20-10-67, 132 p.

Les Gens sont méchants, 21-10-67, 4-12-67, 114 p.

Ici-bas tout se paie, 5-12-67, 16-1-68, 102 p.

Le Secret de Ramanou, 17-1-68, 2-3-68, 117 p.

L'Homme à la Mercedes-Benz, 4-3-68, 25-4-68, 126 p.

Les Dix plaies de l'Afrique, 26-9-68, 11-11-68, 114 p.

Fille de Nationaliste, 13-2-69, 17-4-69, 157 p.

D'Aklakou à El Mina, 23-1-70, 13-3-70, 129 p.

3. Articles

« La Mort d'une féticheuse : mœurs africaines ». — *La Dépêche Africaine*, 8, 1928 (2 colonnes), p. 4.

« Un Fameux souper ». — *La Dépêche Africaine*, 27-28, 1930, (1 colonne), p. 5.

« La Vie sociale : l'épargne ». — *Le Phare du Dahomey*, 29 mars 1930, p. 7.

« Réception de M. l'abbé G. Kitti à Grand-Popo ». — *Écho des missions africaines*, 3, mars 1930, p. 65.

« Les Funérailles ». — *Le Phare du Dahomey*, 36-37, juillet 1930, p. 4.

« Les Prétendants de la féticheuse ». — *L'Éveil Togolais*, 12, 1932, [n.p.]. (Seul extrait retrouvé d'un feuilleton ?); ne se poursuit pas dans *L'Éveil Togo-Dahoméen*.

« La Traite des Nègres ». — *L'Éveil Togo-Dahoméen*, 20, 1933. (2 pages [n.p.], signé F.C.).

4. Articles sur Félix Couchoro

Bhély-Quénou (O.). — « L'Héritage cette peste : les secrets d'Éléonore, par Félix Couchoro ». — *La Vie Africaine*, 45, 1964, p. 76.

Cornevin (R.). — « Félix Couchoro, premier romancier régionaliste africain ». — *France-Eurafrique*, 196, 1968, p. 35-36.

Cornevin (R.). — « Félix Couchoro, écrivain engagé ». — *Afrique littéraire et artistique*, 33, 1974, p. 40-42.

Johnson (P.). — « Félix Couchoro ». — *Togo-Presse*, 6 avril 1968, p. 1.

Madjri (J.). — « Un pionnier de la culture africaine : F. Couchoro ou la vie d'un romancier ». — *Afrique nouvelle*, 1610, 1968.

Madjri (J.). — « L'Être libre est responsable ». — *Présence chrétienne*, 217, 1969.

Ricard (A.). — « Francophone chapbooks in West Africa : a bibliographical note ». — *Research in African Literatures*, III, (1), 1972, p. 68-69.

Ricard (A.). — « Un Texte méconnu de Félix Couchoro : la préface de **L'Esclave**. — *Afrique littéraire et artistique*, 28, 1973, p. 2-9.

Verdier (P.). — « De quelques aspects d'un romancier togolais : Couchoro », in *Négritude Africaine. Négritude Caraïbe*. Nivelles, Ed. de la Francité, 1973, p. 79-82.

Année de publication	Feuilletons	Romans écrits en
1962	L'Esclave.	1928
	Max Mensah.	1954
1963	Béa et Marilou.	1961
	Les Secrets d'Éléonore (L'Héritage cette peste).	1962
1964	Pauvre Alexandrine.	1963
1965	Sinistré d'Abidjan.	1963
1966	La Dot plaie sociale.	1963
	Le Passé ressurgit.	1965
	Les Caprices du destin.	1966
1967	Accusée, levez-vous.	1966
	Amour de féticheuse au Togo.	1966
	Gangsters et policiers.	1966
	Les Gens sont méchants.	1967
	Ici-bas tout se paie.	1963
1968	Le Secret de Ramanou.	1967
	L'Homme à la Mercedes-Benz.	1967
	Les Dix plaies de l'Afrique.	1965
1969	Fille de Nationaliste.	1967
1970	D'Aklakou à El Mina.	?